

Nietzsche, *Généalogie de la morale*, 1^{re} dissertation, § 12

1^{re} dissertation : « bien et mal », « bon et mauvais »

— Je ne puis ici étouffer un soupir et refouler un dernier espoir. Qu'est-ce donc qui m'est tout à fait insupportable, particulièrement à moi? De quoi ne puis-je absolument pas venir à bout? Qu'est-ce qui me suffoque et m'abat ? Air vicié ! air vicié! Quelque chose de mal venu s'approche de moi; faut-il que je respire les entrailles d'une âme manquée?... Que ne supporte-t-on pas en fait de misères ; de privations, d'intempéries, d'infirmités, de soucis et d'isolements ? Au fond, nous pouvons venir à bout de tout cela, tels que nous sommes, nés pour une existence souterraine, pour une vie de combat ; on finit toujours par revenir à la lumière, l'on a toujours son heure dorée de victoire, — et l'on se dresse alors, tel qu'on est né, infrangible, l'esprit tendu, prêt à atteindre des buts nouveaux, des buts plus difficiles, plus lointains, tendu comme un arc que l'effort ne fait que tendre davantage. — Mais de temps en temps accordez-moi — si du moins vous existez, par-delà le bien et le mal, ô protectrices divines ! — accordez-moi un regard, que je puisse jeter sur quelque être absolument complet, réussi jusqu'au bout, heureux, puissant, triomphant, de la part de qui il y ait encore quelque chose à craindre ! Un regard sur un homme qui justifie l'homme, sur un coup de bonheur qui apporte à l'homme son complément et son salut, grâce auquel on pourrait garder sa foi en l'homme!... Car voici ce qui en est : le rapetissement et le nivellement de l'homme européen cachent notre plus grand danger, ce spectacle rend l'âme lasse... Nous ne voyons aujourd'hui rien qui permette de devenir plus grand, nous pressentons que tout va en s'abaissant, pour se réduire de plus en plus, à quelque chose de plus mince, de plus inoffensif, de plus prudent, de plus médiocre, de plus indifférent encore, jusqu'au superlatif des chinoiseries et des vertus chrétiennes, — l'homme, n'en doutons pas, devient toujours « meilleur »... Oui, le destin fatal de l'Europe est là — ayant cessé de craindre l'homme, nous avons aussi cessé de l'aimer, de le vénérer, d'espérer en lui, de vouloir avec lui. L'aspect de l'homme nous lasse aujourd'hui. — Qu'est-ce que le nihilisme, si ce n'est cette lassitude-là?... Nous sommes fatigués de *l'homme*...

Source : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Généalogie_de_la_morale/Première_dissertation

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, chapitre I, § 10

Chapitre I : « Les préjugés des philosophes »

Le zèle et la subtilité, je dirais presque la ruse que l'on met aujourd'hui partout en Europe à serrer de près le problème du « monde réel » et du « monde des apparences » prête à réfléchir et à écouter ; et celui qui, à l'arrière-plan, n'entend pas parler autre chose que la « volonté du vrai » n'est certes pas doué de l'oreille la plus fine. Dans certains cas fort rares, il se peut qu'une telle « volonté du vrai » soit véritablement en jeu, ce sera quelque intrépidité extravagante et aventureuse, l'orgueil de métaphysicien d'une sentinelle perdue qui préfère une poignée de « certitudes » à toute notre charretée de belles possibilités. Il se peut même qu'il y ait des puritains fanatiques de la conscience qui préfèrent mourir sur la foi d'un néant assuré que sur la probabilité de quelque chose d'incertain. Or, c'est là du nihilisme et l'indice d'une âme désespérée et fatiguée jusqu'à la mort : quelle que soit l'apparence de bravoure que veut se donner une pareille attitude. Il semble cependant qu'il en est autrement chez les penseurs plus vigoureux, qui sont encore animés d'une vitalité plus abondante et plus avide de vivre. Tandis que ceux-ci prennent parti contre l'apparence et prononcent déjà avec orgueil le mot de « perspective », tandis qu'ils estiment aussi peu le témoignage de leur propre corps que celui de l'apparence qui affirme que la terre est immobile, renonçant ainsi, avec une visible insouciance, à l'acquisition la plus certaine (car qu'affirme-t-on aujourd'hui avec plus de certitude, si ce n'est son corps ?) — qui sait, si, au fond, ils ne veulent pas reconquérir quelque chose que l'on possédait jadis *plus sûrement* encore, quelque chose qui fût partie du vieil apanage de la foi, peut-être l'« âme immortelle », peut-être le « Dieu ancien », bref, des idées qui fourniraient une base de la vie plus solide, c'est-à-dire meilleure et plus joyeuse que la base des « idées modernes » ? Il y a là de la *méfiance* à l'égard de ces idées modernes, il y a de l'incrédulité au sujet de tout ce qui a été édifié hier et aujourd'hui ; il s'y mêle peut-être un certain dégoût et une légère ironie à l'égard de cet insupportable *bric-à-brac* d'idées de l'origine la plus diverse, tel que nous apparaît aujourd'hui ce que l'on appelle positivisme, une répugnance du goût plus affiné devant ce bariolage de foire et ces haillons, où paradent ces philosophâtres de la réalité chez qui rien n'est neuf et sérieux, sinon précisément ce bariolage. J'ai idée que c'est en cela qu'il faudrait donner raison à ces sceptiques anti-réalistes, à ces minutieux chercheurs de la connaissance : leur instinct qui les chasse hors de la réalité moderne n'a pas été réfuté, — que nous importe leurs voies détournées qui ramènent en arrière ! Ce qu'il y a d'essentiel chez eux, ce n'est pas qu'ils veulent retourner « en arrière », c'est bien plutôt qu'ils veulent — s'en aller. Un peu plus de force, d'élan, de courage, de maîtrise, et ils voudraient *sortir* de tout cela — et non point aller en arrière ! —

[https://fr.wikisource.org/wiki/Par delà le bien et le mal/Chapitre I. Les préjugés des philosophes](https://fr.wikisource.org/wiki/Par_delà_le_bien_et_le_mal/Chapitre_I._Les_préjugés_des_philosophes)

Nietzsche, *Le gai savoir*, livre cinquième, § 346

Notre point d'interrogation. — Mais vous ne comprenez pas cela ! En effet, on aura de la peine à nous comprendre. Nous cherchons les mots, peut-être cherchons-nous aussi les oreilles. Qui sommes-nous donc ? Si, avec une expression ancienne, nous voulions simplement nous appeler impies ou incroyables, ou encore immoralistes, il s'en faudrait de beaucoup que par là nous nous croyions désignés : nous sommes ces trois choses dans une phase trop tardive pour que l'on comprenne, pour que vous puissiez comprendre, messieurs les indiscrets, dans quel état d'esprit nous nous trouvons. Non ! nous ne sentons plus l'amertume et la passion de l'homme détaché qui se voit forcé d'apprêter son incrédulité à son propre usage, pour en faire une foi, un but, un martyre. Au prix de souffrances qui nous ont rendus froids et durs, nous avons acquis la conviction que les événements du monde n'ont rien de divin, ni même rien de raisonnable, selon les mesures humaines, rien de pitoyable et de juste ; nous le savons, le monde où nous vivons est sans Dieu, immoral, « inhumain », — trop longtemps nous lui avons donné une interprétation fautive et mensongère, apprêtée selon les désirs et la volonté de notre vénération, c'est-à-dire conformément à un *besoin*. Car l'homme est un animal qui vénère ! Mais il est aussi un animal méfiant, et le monde ne vaut *pas* ce que nous nous sommes imaginés qu'il valait, c'est peut-être là la chose la plus certaine dont notre méfiance a fini par s'emparer. Autant de méfiance, autant de philosophie. Nous nous gardons bien de dire que le monde a *moins* de valeur : aujourd'hui cela nous paraîtrait même risible, si l'homme voulait avoir la prétention d'inventer des valeurs qui *dépasseraient* la valeur du monde véritable, — c'est de cela justement que nous sommes revenus, comme d'un lointain égarement de la vanité et de la déraison humaines, qui longtemps n'a pas été reconnu comme tel. Cet égarement a trouvé sa dernière expression dans le pessimisme moderne, une expression plus ancienne et plus forte dans la doctrine de Bouddha ; mais le christianisme lui aussi en est plein ; il se montre là d'une façon plus douteuse et plus équivoque, il est vrai, mais non moins séduisante à cause de cela. Toute cette attitude de « l'homme *contre* le monde », de l'homme principe « négateur du monde », de l'homme comme étalon des choses, comme juge de l'univers qui finit par mettre l'existence elle-même sur sa balance pour la trouver trop légère — le monstrueux mauvais goût de cette attitude s'est fait jour dans notre conscience et nous n'en ressentons que du dégoût, — nous nous mettons à rire

rien qu'en trouvant « l'homme *et* le monde » placés l'un à côté de l'autre, séparés par la sublime présomption de la conjonction « *et* » ! Comment donc ? N'aurions-nous pas fait ainsi, rieurs que nous sommes, un pas de plus dans le mépris des hommes ? Et, par conséquent aussi, un pas de plus dans le pessimisme, dans le mépris de l'existence, telle que *nous* la percevons ? Ne sommes-nous pas, par cela même, tombés dans la défiance qu'occasionne ce contraste, le contraste entre ce monde où, jusqu'à présent, nos vénérationnements avaient trouvé un refuge — ces vénérationnements à cause desquelles nous *supportions* peut-être de vivre — et un autre monde *que nous formons nous-mêmes* : c'est là une défiance de nous-mêmes, défiance implacable, foncière et radicale, qui s'empare toujours davantage de nous autres Européens, nous tient toujours plus dangereusement en sa puissance, et pourrait facilement placer les générations futures devant cette terrible éventualité : « Supprimez ou vos vénérationnements, ou bien — *vous-mêmes!* » Le dernier cas aboutirait au nihilisme ; mais le premier cas n'aboutirait-il pas aussi — au nihilisme ? — C'est là *notre* point d'interrogation!

Source : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Gai_Savoir/Livre_cinquième

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Généalogie de la morale*, 2^e dissertation, § 24

2^e dissertation : *la « faute », la « mauvaise conscience » et ce qui leur ressemble*

— Je termine en posant trois problèmes, on s'en doute bien. « Élève-t-on ici un idéal, ou en renverse-t-on un ? » me sera-t-il peut-être demandé... Mais vous êtes-vous jamais assez demandé vous-même à quel prix l'édification de *tout* idéal en ce monde a été possible. Combien pour cela la réalité a dû être calomniée et méconnue, combien on a dû sanctifier de mensonges, troubler de consciences, sacrifier de divinités. Pour que l'on puisse bâtir un sanctuaire, *il faut qu'un sanctuaire soit détruit* : c'est la loi — qu'on me montre un cas où elle n'a pas été accomplie !... Nous autres hommes modernes, nous sommes les héritiers d'une vivisection de consciences, d'un mauvais traitement exercé sur nous-mêmes à travers des milliers d'années : c'est là-dedans que nous avons le plus d'habitude, c'est peut-être pour nous une sorte de maîtrise, et nous y mettons, en tous les cas, notre raffinement, la perversion de notre goût. L'homme a trop longtemps considéré « d'un mauvais œil » ses penchants naturels, de telle sorte que ces penchants ont fini par être de même espèce que la « mauvaise conscience ». Une tentative contraire n'aurait *en soi* rien d'impossible — mais qui donc serait assez fort pour l'entreprendre ? Il s'agirait de confondre avec la mauvaise conscience tous les penchants *anti-naturels*, toutes les aspirations vers l'au-delà, contraires aux sens, aux instincts, à la nature, à l'animal, en un mot, tout ce qui jusqu'à présent a été considéré comme idéal, tout idéal ennemi de la vie, tout idéal qui calomnie le monde. À qui s'adresser aujourd'hui avec de telles espérances et de *telles* prétentions ?... On aurait contre soi précisément les hommes de bien ; puis, comme de raison, les gens nonchalants, conciliants, vaniteux, exaltés ou fatigués... Qu'est-ce qui blesse davantage, qu'est-ce qui sépare plus profondément que de laisser voir quelque chose de la rigueur hautaine avec laquelle on se traite soi-même ? Et par contre que de bienveillance, que d'affection nous témoigne tout le monde, dès que nous faisons comme tout le monde et que nous nous laissons aller comme tout le monde !... Pour atteindre ce but, il faudrait un *autre* genre d'esprits que celui que l'on rencontre à notre époque : des esprits fortifiés par la guerre et la victoire, pour qui la conquête, l'aventure, le danger, la douleur mêmes sont devenus des nécessités ; il faudrait l'habitude de l'air vif des hauteurs, l'habitude des marches hivernales, l'habitude des glaces et des montagnes, et je l'entends dans toutes les acceptions, il faudrait même un genre de sublime méchanceté, une malice suprême et consciente du savoir qui appartient à la pleine santé, il faudrait

en un mot, et c'est triste à dire, cette *grande santé* elle-même ! Mais est-elle possible aujourd'hui ?... À une époque quelconque, dans un temps plus robuste que ce présent veule et découragé, il faudra pourtant qu'il nous vienne, l'homme *rédempteur* du grand amour et du grand mépris, l'esprit créateur que sa force d'impulsion chassera toujours plus loin de tous les « à-côtés » et de tous les « au-delà », l'homme dont la solitude sera méconnue par les peuples comme si elle était une *fuite* devant la réalité — : tandis qu'il ne fera que s'enfoncer, s'abîmer, s'enterrer *dans* la réalité, pour ramener un jour, lorsqu'il reviendra à la rédemption de cette réalité, le rachat de la malédiction que l'idéal actuel a fait peser sur elle. Cet homme de l'avenir qui nous délivrera à la fois de l'idéal actuel et *de ce qui forcément devait en sortir*, du grand dégoût, de la volonté du néant et du nihilisme — ce coup de cloche de midi et du grand jugement, ce libérateur de la volonté qui rendra au monde son but, et à l'homme son espérance, cet antéchrist et antinihiliste, ce vainqueur de Dieu et du néant — *il faut* qu'il vienne un jour...

Source : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Généalogie_de_la_morale/Deuxième_dissertation

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Aurore*, chapitre V, § 450

La séduction de la connaissance. — Sur les esprits passionnés un regard jeté sur le seuil de la science agit comme la séduction des séductions; il est à prévoir que ces esprits deviendront ainsi des imaginatifs et, dans le cas le plus favorable, des poètes : tant est grand leur désir du bonheur de la connaissance. Ne vous saisit-il pas par tous les sens, — ce ton de douce séduction que prend la science pour annoncer sa bonne parole, avec cent paroles et le plus merveilleusement dans la cent unième : « Fais disparaître l'illusion, et le « malheur à moi ! » disparaîtra en même temps ; et avec le « malheur à moi » s'en ira aussi la douleur » (Marc Aurèle).

Source : [https://fr.wikisource.org/wiki/Aurore_\(Nietzsche\)/Livre_cinquième](https://fr.wikisource.org/wiki/Aurore_(Nietzsche)/Livre_cinquième)

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Aurore*, chapitre V, § 550

Connaissance et beauté. — Si les hommes réservent toujours leur vénération et leur sentiment de joie pour les œuvres de l'imagination et de l'idée, il ne faut pas s'étonner si, devant l'opposé de l'imagination et de l'idée, ils éprouvent de la froideur et du déplaisir. Le ravissement qui se manifeste au moindre pas en avant, sûr et définitif, que l'on fait dans la connaissance, au point où en est actuellement la science, est fréquent et presque universel. Mais, provisoirement, ceux-là ne l'admettent pas qui se sont habitués à n'être transportés qu'en quittant la réalité, en faisant un bond dans les profondeurs de l'apparence. Ceux-ci croient que la réalité est laide : ils ne songent pas que la connaissance de la réalité même la plus laide est belle cependant, et que celui qui connaît souvent et beaucoup finit par être très éloigné de trouver laid l'ensemble de la réalité qui lui a procuré tant de bonheur. Il y a-t-il donc quelque chose qui est « beau en soi » ? Le bonheur de ceux qui connaissent augmente la beauté du monde et ensoleille tout ce qui est ; la connaissance non seulement enveloppe les choses de sa beauté, elle introduit aussi sa beauté, d'une façon durable, dans les choses ; — que l'humanité de l'avenir rende témoignage de cette affirmation ! En attendant, souvenons-nous d'une vieille expérience : deux hommes aussi foncièrement différents que Platon et Aristote s'entendirent sur ce qui constitue le bonheur suprême, non seulement pour eux et pour les hommes, mais le bonheur en soi-même, pour les dieux des dernières béatitudes : ils le trouvèrent dans la *connaissance*, dans l'activité d'une *raison* exercée à trouver et à inventer (et *nullement* dans l'« intuition », comme firent les théologiens et les demi-théologiens allemands, *nullement* dans la vision, comme firent les mystiques, et de même *nullement* dans le travail, comme firent tous les praticiens). Descartes et Spinoza portent le même jugement : combien ils ont dû tous *jouir* de la connaissance ! Et quel danger il y avait pour leur loyauté de devenir ainsi des panégyristes des choses !

Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, chapitre III, § 56

Chapitre III : « L'esprit religieux »

Celui qui, mû par une sorte de désir énigmatique, s'est, comme moi, longtemps efforcé de méditer le pessimisme jusque dans ses profondeurs, de délivrer celui-ci de son étroitesse et de sa niaiserie mi-chrétienne, mi-allemande, car c'est sous cet aspect qu'il nous est apparu en dernier lieu durant ce siècle, je veux dire sous forme de philosophie schopenhauérienne. Celui qui a véritablement considéré une fois, sous tous ses aspects, avec un œil asiatique et superasiatique la pensée la plus négatrice qu'il y ait au monde — cette négation de l'univers par-delà le bien et le mal, et non plus, comme chez Bouddha et Schopenhauer, sous le charme et l'illusion de la morale — celui-là s'est peut-être ouvert ainsi les yeux sans le vouloir précisément, pour l'idéal contraire, pour l'idéal de l'homme le plus impétueux, le plus vivant, le plus affirmateur qu'il y ait sur la terre, de l'homme qui n'a pas seulement appris à s'accommoder de ce qui a été et de ce qui est, mais qui veut aussi que le même état de choses continue, *tel qu'il a été et tel qu'il est*, et cela pour toute éternité, criant sans cesse « *bis* », non seulement pour soi, mais pour la pièce tout entière, pour tout le spectacle, et non seulement pour un pareil spectacle, mais au fond pour celui qui a besoin de ce spectacle et le rend nécessaire, parce qu'il a toujours besoin de lui-même et qu'il se rend nécessaire. — Comment ? Ceci ne serait-il pas — *circulus vitiosus deus* ? —

Source : [https://fr.wikisource.org/wiki/Par delà le bien et le mal/Chapitre III. L'esprit religieux](https://fr.wikisource.org/wiki/Par_delà_le_bien_et_le_mal/Chapitre_III._L'esprit_religieux)

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Le gai savoir*, livre quatrième, § 341

Le poids formidable. — Que serait-ce si, de jour ou de nuit, un démon te suivait une fois dans la plus solitaire de tes solitudes et te disait : « Cette vie, telle que tu la vis actuellement, telle que tu l'as vécue, il faudra que tu la revives encore une fois, et une quantité innombrable de fois ; et il n'y aura en elle rien de nouveau, au contraire ! il faut que chaque douleur et chaque joie, chaque pensée et chaque soupir, tout l'infiniment grand et l'infiniment petit de ta vie reviennent pour toi, et tout cela dans la même suite et le même ordre — et aussi cette araignée et ce clair de lune entre les arbres, et aussi cet instant et moi-même. L'éternel sablier de l'existence sera retourné toujours à nouveau — et toi avec lui, poussière des poussières ! » — Ne te jetteras-tu pas contre terre en grinçant des dents et ne maudiras-tu pas le démon qui parlerait ainsi ? Ou bien as-tu déjà vécu un instant prodigieux où tu lui répondrais : « Tu es un dieu, et jamais je n'ai entendu chose plus divine ! » Si cette pensée prenait de la force sur toi, tel que tu es, elle te transformerait peut-être, mais peut-être t'anéantirait-elle aussi ; la question « veux-tu cela encore une fois et une quantité innombrable de fois », cette question, en tout et pour tout, pèserait sur toutes tes actions d'un poids formidable ! Ou alors combien il te faudrait aimer la vie, que tu t'aimes toi-même pour ne plus *désirer autre chose* que cette suprême et éternelle confirmation ! —

Source : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Gai_Savoir/Livre_quatrième

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Le gai savoir*, livre quatrième, § 276

Pour la nouvelle année. — Je vis encore, je pense encore : il faut encore que je vive, car il faut encore que je pense. *Sum, ergo cogito : cogito, ergo sum.*

Aujourd'hui je permets à tout le monde d'exprimer son désir et sa pensée la plus chère : et, moi aussi, je vais dire ce qu'aujourd'hui je souhaite de moi-même et quelle est la pensée que, cette année, j'ai prise à cœur la première — quelle est la pensée qui devra être dorénavant pour moi la raison, la garantie et la douceur de vivre ! Je veux apprendre toujours davantage à considérer comme la beauté ce qu'il y a de nécessaire dans les choses : — c'est ainsi que je serai de ceux qui rendent belles les choses. *Amor fati* : que cela soit dorénavant mon amour.

Je ne veux pas entrer en guerre contre la laideur. Je ne veux pas accuser, je ne veux même pas accuser les accusateurs. *Détourner mon regard*, que ce soit là ma seule négation ! Et, somme toute, pour voir grand : je veux, quelle que soit la circonstance, n'être une fois qu'affirmateur !

**Nietzsche, *Ecce Homo*,
« Pourquoi je suis si sage », § 8**

Ce texte cite le passage intitulé « De la canaille »
dans la 2^e partie de *Ainsi parlait Zarathoustra*

Puis-je hasarder d'indiquer encore un dernier trait de ma nature qui, dans mes rapports avec les hommes, n'a pas été sans me créer des difficultés ? Je suis doué d'une impressionnabilité absolument inquiétante du sens de la propreté, de sorte que je perçois physiologiquement l'approche — que dis-je ? — l'intimité de la nature la plus cachée de l'âme que j'ai devant moi. Je la *flaire*. Grâce à cette impressionnabilité j'ai comme des antennes psychologiques à l'aide desquelles je puis tâter et palper toutes sortes de mystères : toute la pourriture cachée qui croupit au fond de certaines natures, mais qui tire peut-être son origine de quelque vice de sang dissimulé par l'éducation, je la perçois presque toujours dès le premier contact. Si j'ai bien observé, ce genre de natures, incompatible avec mon sens de la propreté, devine généralement la méfiance que m'inspire mon dégoût. Cela ne leur fait pas avoir une meilleure odeur...

Ainsi que j'en ai pris l'habitude — une pureté absolue, en moi et autour de moi, m'est une nécessité vitale, je dépéris dans des conditions d'existence douteuses — je me baigne et je nage en quelque sorte perpétuellement dans l'eau claire, ou dans quelque autre élément parfait, transparent et plein d'éclat. C'est pourquoi les rapports que j'ai avec les hommes mettent sans cesse ma patience à l'épreuve ; mon « humanité » ne consiste pas à sympathiser avec mon prochain, mais à *supporter* que je le sente près de moi. — Mon humanité est une perpétuelle victoire sur moi-même.

Mais j'ai besoin de la *solitude*, je veux dire du retour à la santé, du retour à moi-même ; j'ai besoin d'un air léger qui se joue librement. Mon *Zarathoustra* tout entier est un dithyrambe à la solitude, ou, si l'on m'a bien compris, à la *pureté*... Heureusement que ce n'est pas à la *pure folie*. Celui qui possède des yeux pour voir les couleurs dira qu'il est de diamant.

Le *dégoût* que m'inspiraient les hommes, la « racaille », fut toujours mon plus grand danger. Veut-on écouter le discours où **Zarathoustra** parle de sa délivrance du dégoût :

Que m'est-il donc arrivé ? Comment me suis-je délivré du dégoût ? Qui a rajeuni mes yeux ? Comment me suis-je envolé vers les hauteurs où il n'y a plus de canaille assise à la fontaine ?

Mon dégoût lui-même m'a-t-il créé des ailes et les forces qui pressaient les sources ? En vérité, j'ai dû voler au plus haut pour retrouver la fontaine de la joie !

Oh! je l'ai trouvée, mes frères! Ici, au plus haut jaillit pour moi la fontaine de la joie! Et il y a une vie où l'on s'abreuve sans la canaille!

Tu jaillis presque avec trop de violence, source de joie! Et souvent tu renverses de nouveau la coupe en voulant la remplir!

Il faut que j'apprenne à t'approcher plus modestement : avec trop de violence mon cœur afflue à ta rencontre :

— Mon cœur où se consume mon été, cet été court, chaud, mélancolique et bienheureux : combien mon cœur estival désire ta fraîcheur, source de joie!

Passée, l'hésitante affliction de mon printemps ! Passée, la méchanceté de mes flocons de neige en juin! Je devins estival tout entier, tout entier après-midi d'été!

Un été dans les plus grandes hauteurs, avec de froides sources et une bienheureuse tranquillité : venez, ô mes amis, que ce calme grandisse en félicité!

Car ceci est notre hauteur et notre patrie : notre demeure est trop haute et trop escarpée pour tous les impurs et la soif des impurs.

Jetez donc vos purs regards dans la source de ma joie, amis! Comment s'en troublerait-elle? Elle vous sourira avec sa pureté.

Nous bâtirons notre nid sur l'arbre de l'avenir; des aigles nous apporteront la nourriture, dans leurs becs, à nous autres solitaires!

En vérité, ce ne seront point des nourritures que les impurs pourront partager! Car les impurs s'imagineraient dévorer du feu et se brûler la gueule!

En vérité, ici nous ne préparons point de demeures pour les impurs. Notre bonheur semblerait glacial à leur corps et à leur esprit!

Et nous voulons vivre au-dessus d'eux comme des vents forts, voisins des aigles, voisins de la neige, voisins du soleil ; ainsi vivent les vents forts.

Et, semblable au vent, je soufflerai un jour parmi eux; à leur esprit je couperai la respiration, avec mon esprit; ainsi le veut mon avenir.

En vérité, Zarathoustra est un vent fort pour tous les bas-fonds ; et il donne ce conseil à ses ennemis et à tout ce qui crache et vomit : « Gardez-vous de cracher contre le vent! »